

ment doués aient eu d'instinct le don de notre langue. Ce sont des exceptions et il n'y a pas lieu d'en faire état dans un raisonnement général. Chez nous, héritiers de la langue et de la civilisation launes, le latin est à la racine. Sans lui, l'enseignement du français — si développé, si ingénieux, si intensif qu'on l'imagine — manque de base. Parmi les membres du Conseil supérieur, il n'en est pas un qui ignore cette vérité de bon sens, cette vieille vérité, et à qui son expérience personnelle ne l'ait confirmée. Si donc, ils veulent sincèrement le relèvement des études françaises — et nous n'avons aucune raison d'en douter — ils n'iront pas chercher bien loin le remède. Il y en a un et il n'y en a qu'un seul, en dehors duquel tout n'est que palliatif. Ils commenceront par nous rendre, dans leur intégrité de jadis, les études latines. C'est le moyen et c'est l'unique moyen. Si vous voulez que nos enfants sachent le français, apprenez-leur le latin.

LA FOI ET LES PEUPLES (Article de Mgr Louis-Adolphe Paquet — *Le Devoir*, Montréal, 15 juillet 1915). — A l'occasion du troisième centenaire de l'établissement de la foi au Canada, notre distingué collaborateur, Mgr Paquet, de Québec, a publié dans *Le Devoir* de Montréal, un fort bel article que nous nous permettons de reproduire, lui aussi, en entier. Tout au plus, dans notre Revue, allons-nous diminuer les alinéas. Au point typographique, il nous convient qu'il en soit ainsi. Cette page est, croyons-nous, l'une des plus fortes et des meilleures qui aient été écrites chez nous. Elle est digne de figurer à côté de la mâle et noble prose de M. René Doumic :

On s'apprête à célébrer le troisième centenaire de l'établissement de la foi sur la terre canadienne. Il s'agit de rappeler, par la parole et par le bronze, le grand don surnaturel fait au peuple canadien par le maître des nations. Et c'est pourquoi on va bientôt ériger et inaugurer, à la mémoire des pionniers du ministère évangélique, un monument dont le langage proclame leurs noms et qui marque toute la beauté et toute la sublimité de leur oeuvre.

Cette oeuvre, disons-le hautement, a fait notre force en même temps que notre gloire. La foi est le principe de la grandeur morale des peuples. Elle est le préservatif le plus sûr de leurs moeurs, le drain le plus utile de